

« ET LE SPECTATEUR, DANS L'IMAGINAIRE THÉÂTRAL QUÉBÉCOIS ? »

Le 15 décembre 2016, j'ai assisté à la « Conférence-Débat » sur l'imaginaire théâtral québécois organisé par le Conseil québécois du théâtre. Cette rencontre était motivée, entre autres, par de récents entretiens publics dans les revues *Jeu et Liberté*, qui ont illustré de nouveau l'idée selon laquelle le théâtre québécois serait en proie à un certain conformisme artistique. Je me suis exprimé publiquement à ce sujet durant le débat, et malheureusement, je me suis senti attaqué après avoir soulevé certains doutes à l'égard de réflexions émises durant les conférences. En tant que membre du CQT où je peux m'exprimer librement, je tiens ici à répondre et à exposer le fond de ma pensée.

Après un effort de synthèse réalisé par des panélistes sincères et généreux, alors qu'on se dirigeait vers un consensus, un homme rempli d'émotion – peut-être maladroitement, oui – brise l'élan et a l'impression de se faire briser quelques dents au passage. Il semble que l'homme ayant pris la parole était habité par la peur, alors que l'exercice auquel il venait d'assister, quand on y pense, ressemblait justement à une conjuration de la peur. On sentait, à travers l'exercice du CQT, l'envie de se libérer, visiblement, de cette peur qui tenaille les créateurs – dont je suis – coincés dans un système mercantile. En une fraction de seconde, je me suis senti comme un « vendu » jouant le jeu du capital. Comme un vendeur de chars, avariés en plus.

Avant de prendre la parole, lors de la première partie du panel, j'avais vu se déployer le discours d'intervenants fort intéressants. Ce qui m'avait interpellé : tous s'étaient rassemblés autour d'une pensée maîtresse, celle que notre société, son système d'éducation, ses valeurs, sont médiocres. Et que les enfants/citoyens de cette société sont, forcément, tout aussi médiocres que le système qui les a engendrés (constats purement subjectifs). Cette pensée – même si je ne peux la rejeter entièrement – ainsi que le pessimisme et l'amertume avec laquelle elle avait été répétée jusqu'à l'écoeurement, m'avait profondément déprimé. Au fond, je crois bien que j'allais à cette rencontre pour rêver de liberté et de création.

Le second panel, justement, s'y consacrait. Au théâtre rêvé de demain. Ce panel était riche, et il exprimait des visées libératrices et créatrices. Ça aurait dû être beau, et pourtant, je n'avais pas réussi à en recevoir la beauté. Car malgré eux, les espoirs formulés avaient atterri dans le décor de cette société cul-de-sac, tristement dépeint en première partie. Ces espoirs, je les avais ainsi reçus, émotionnellement, comme des impuissances davantage que des possibles. Voilà la première émotion. Voilà la déprime avec laquelle je disais « refuser de quitter les lieux ».

Mais ce n'est pas tout. Ancrée à même certains commentaires émis visant à libérer notre pratique, une émotion encore plus intense avait surgi. Elle était là, la peur. Pas celle de perdre les moyens de réaliser mon art, pas celle de la critique, ni celle de l'échec artistique, mais bien celle de la

démission. La peur de nous voir accepter l'écart qui se creuse entre notre art et le public. On aurait cru entendre : « soyons, s'il le faut, les derniers résistants de cette cité médiocre! ». Mais qu'en serait-il alors de notre isolement dans ladite cité?

Durant la journée, le « spectateur type » de notre société a été unanimement déclaré mal préparé (voire inapte) à recevoir le résultat d'un travail artistique théâtral « libéré ». Pauvre spectateur, victime de l'éducation déficiente qu'il a reçue d'une société tout aussi déficiente. Mais – pour faire image– a-t-on le droit d'abandonner la moitié de la classe qui se trouve dans la salle, sous prétexte qu'elle aurait un TDA ou qu'elle n'aurait pas reçu la formation adéquate, afin de s'adresser uniquement à la moitié restante?

Une image horrifiante est alors apparue : le théâtre, sur son bateau, dérivant dans la joie d'avoir enfin atteint sa liberté artistique; et sur le quai, les « autres ».

Peut-on parler d'éducation, de révolution s'il le faut, et d'engagement collectif dans un processus visant l'inclusion et non l'exclusion?

Je travaille tous les jours à me libérer de l'emprise souterraine des subventionneurs, de notre système pernicieux de production théâtrale, de mes peurs, de mon ignorance, du manque de financement, et de tout ce qui entrave la liberté de mon art. Mais je ne me libérerai jamais du spectateur : il n'est pas mon ennemi, il est mon interlocuteur. Il est mon frère. Et sans mon frère, je ne suis rien.

Peut-on en parler sans violence? Le spectateur fait partie de l'équation. Et cette équation n'est pas mercantile, elle est humaine.

Philippe Soldevila

Auteur et metteur en scène

Directeur artistique, Théâtre Sortie de Secours

